

In: CEFAÏ, Daniel; SATURNO, Carole.
Itinéraires d'un Pragmatiste: Autour d'Isaac Joseph.
Paris: Economica, 2007, pp. 235-259.

Si tu vas a Rio!

L'expérience brésilienne d'Isaac Joseph

MELLO, Marco Antonio
KANT DE LIMA, Roberto
VALLADARES, Licia
VEIGA, Felipe Berocan

En seize ans, de 1988 à 2004, Isaac Joseph s'est rendu cinq fois au Brésil. Y séjournant plusieurs semaines et parcourant de nombreuses régions de ce pays à la taille d'un continent, il y a noué de profondes relations avec collègues et étudiants et développé avec ses amis brésiliens un réseau d'échanges académiques et de recherche.

Ce sont ces interactions qu'on abordera ici, appuyés sur des témoignages de chercheurs et étudiants brésiliens. Nous le ferons en présentant au lecteur une perception d'ensemble de ces interactions académiques distribuées et organisées en quatre moments : la découverte du Brésil et le tissage d'un premier réseau d'amitiés ; la coopération universitaire à travers le programme Capes-Cofecub ; le travail d'expertise et, enfin, le développement d'amitiés et l'engagement avec les étudiants sur place.

1- L'étranger à la découverte du Brésil

Le premier voyage d'Isaac Joseph au Brésil remonte à 1988, à l'occasion de la conférence "*Urban Restructuring: Trends and Challenges*", organisée par le comité de recherche 21, "*Urban and Regional Development*", de l'Association Internationale de Sociologie. Accueilli par l'Institut Universitaire de Recherches de Rio de Janeiro (IUPERJ) et coordonné conjointement par Edmond Préteceille et

Licia Valladares, le colloque avait lieu à Rio de Janeiro. Isaac Joseph avait été invité à participer à une séance sur la violence urbaine et à faire en plus de petites conférences auprès d'autres unités d'enseignements et de recherches.

Il semble que cette première expérience fut déterminante pour la suite de l'histoire des rapports entre le sociologue et le Brésil. Dès lors, une forte complicité s'est nouée avec quelques collègues brésiliens, initiatrice d'une aventure qui ne faisait que commencer. Dès cette première visite, la ville de Rio de Janeiro, ses habitants et figures populaires ont fait une forte impression sur Isaac Joseph : les couleurs, les contrastes dans l'espace social et dans l'espace public, la pauvreté, la joie, les corps se côtoyant, la jeunesse de la population. Il était prêt à tout voir, tout savoir. Fin observateur, une coïncidence heureuse lui a permis d'entrer en contact avec "les coulisses" – ce que tout anthropologue souhaite trouver pendant ses recherches.

À l'occasion du colloque et des séances sur la violence urbaine, un des participants a présenté son travail sur la police brésilienne, fondé sur une riche ethnographie qu'il venait d'analyser dans sa thèse de doctorat à Harvard. C'était Roberto Kant de Lima, professeur de l'Université Fédérale Fluminense (UFF). Après la séance, Kant, en réponse à des objections non pertinentes qui lui furent adressées, a invité quelques collègues à une inhabituelle visite d'un Commissariat de police qui se trouvait à proximité, juste à côté du bâtiment de la salle de conférences, comme une manière de dissiper les doutes qui avaient été soulevés, au lieu de se perdre en répliques ennuyeuses autour d'arguments dissociés de la dimension empirique, offrant à tous une opportunité imperdable de mettre en pratique ce qui venait d'être présenté. Animé par la provocation de l'invitation, Isaac Joseph était de ceux qui sont partis au commissariat, où évidemment le *delegado* (commissaire de police) ne se trouvait pas. Malgré une certaine résistance du policier de garde, le groupe est entré et tous ont pu voir les procédures et les conditions matérielles de détention des délinquants – la *cadeia*, les cellules du Commissariat.

Ce premier contact avait passionné Isaac Joseph. À partir de ce moment le

sociologue et l'anthropologue ont engagé une conversation animée amenant Roberto Kant à inviter son collègue à passer le week-end de l'autre côté de la baie de *Guanabara*, à *Niterói*. La ville est la porte d'entrée d'une région lacustre où sont disséminées quelques-unes des plages les plus recherchées par les classes moyennes et aisées de Rio. À la plage d'*Itaipu*, Kant a présenté à Isaac Joseph les pêcheurs qui avaient fait l'objet d'une ethnographie réalisée dans les années 70. Il rencontre aussi à cette occasion Marco Mello, ethnologue qu'il avait connu précédemment à l'Université Fédérale de Rio de Janeiro (UFRJ). Lui aussi deviendra un ami et effectuera des années plus tard un séjour académique et de recherche en France, réalisant alors un travail sur le quartier parisien de Belleville.

À cette époque, Isaac Joseph était encore lyonnais, mais travaillait déjà en collaboration avec la RATP. Il évoquait ses travaux sur le métro parisien, son intérêt pour l'espace public, sur l'incivilité. Évidemment, il était aussi question de l'École de Chicago, de Park et Simmel à Goffman et Becker. Dans ses bagages, il avait apporté une cassette vidéo sur le métro de Paris et son livre, codirigé avec son collègue Yves Grafmeyer, sur l'École de Chicago.

2- Isaac Joseph et la coopération internationale

Ce premier voyage a inauguré les suivants. Ces premiers liens personnels et professionnels avec un groupe de chercheurs brésiliens ont fini par aboutir, quelques années plus tard, à une collaboration systématique et enrichissante pour les deux parties. C'est dans ce cadre plus formel que les relations entre Isaac Joseph et le Brésil se sont officiellement développées.

Un dispositif institutionnel permet de tels échanges : les accords inter-universitaires Capes-Cofecub entre le Brésil et la France. Ils visent à stimuler la formation et les échanges académiques autour de problématiques communes dans plusieurs domaines scientifiques.

Sur la suggestion initiale de Roberto Kant de Lima, qui voyait en Isaac Joseph un partenaire potentiel, intellectuellement stimulant, et qui voyait aussi dans une coopération internationale la possibilité de consolider le programme

d'anthropologie de l'UFF, un accord intitulé *Espace public, conflits et démocratie dans une perspective comparée* fut établi entre l'université de Paris X-Nanterre, l'UFF e l'IUPERJ.

A partir de 1998, des missions de courtes et longues durées ont eu lieu dans les deux sens, entre les deux pays, aboutissant à la construction d'une relation académique solide autour d'Isaac Joseph qui, bien qu'il ne fût pas le seul, en était sans doute le personnage central. De son côté, Daniel Cefaï, collègue d'Isaac Joseph à Nanterre, avait coordonné de 1997 à 1999 un programme d'échanges avec Vera da Silva Telles, Maria Célia Paoli et Cibele Risek, de l'Université de São Paulo, amenant ainsi le versant *paulista* dans le réseau.

Par la suite, Isaac Joseph s'est rendu au Brésil en 1998, dans le cadre de l'accord qui venait d'être inauguré et en 1999, où il séjourne à Rio avec Martine Segalen, la directrice du Département de Sociologie de l'université de Paris X-Nanterre. Mais il va aussi à *Salvador de Bahia* et participe au séminaire international sur le pouvoir local organisé par Tania Fisher, directrice du « programme de développement et gestion sociale. » Il y présente la communication "Gare du Nord - Interconnections et Réseaux". Puis il revient à nouveau à Salvador en 2000 et 2001, invité par Anete Leal Ivo, directrice du Centre des Ressources Humaines de l'Université de Bahia (CRH).

Ces séjours ont donné l'occasion à Isaac Joseph d'approfondir ses relations avec les partenaires du programme de coopération inter-universitaire, de rencontrer régulièrement les étudiants brésiliens, d'élargir les liens avec la communauté des chercheurs et de diffuser ainsi ses idées au Brésil.

À Rio de Janeiro, il tient des conférences non seulement à l'UFF mais aussi à l'IUPERJ ainsi qu'à deux importants instituts d'enseignement et de recherche de l'UFRJ : Institut de Philosophie et de Sciences sociales (IFCS) et Institut de Recherche et de Planification Urbaine et Régionale (IPPUR).

Cependant, ses débuts dans la communauté académique des chercheurs en sciences sociales brésiliens se manifesta à l'occasion de sa participation à une table ronde organisée dans le cadre du thème "l'École de Chicago, son impact au

Brésil et en France” au 23^e congrès annuel de l’Association Brésilienne des Instituts Doctoraux et de la Recherche en Sciences Sociales (ANPOCS), la plus importante réunion du genre, non seulement au Brésil, mais dans toute l’Amérique latine. Devant un auditoire nombreux, parmi plus de 300 chercheurs réunis, Isaac Joseph présenta sa lecture originale de la contribution de l’école de Chicago pour le champ des théories sociales et de la recherche sociologique proprement dite, aux côtés de Licia Valladares, Gilberto Velho, Juarez Brandão Lopes et Mario Eufrazio.

L’intérêt qu’il a éveillé parmi ses collègues sociologues et anthropologues lui ouvrit les portes des éditeurs universitaires et des organismes de financement pour les premières publications au Brésil des traductions de ses travaux. En 2000, est traduit son livre *Erving Goffman et la microsociologie*. À cette occasion, il accorde un long entretien à la revue *BIB* sur l’École de Chicago et sa réception en France. Ses publications au Brésil comptent trois autres textes: *Gabriel Tarde : le monde comme féerie* (le très beau texte d’introduction à l’œuvre de Tarde) ; *Paysages urbains, choses publiques* (un article résultant d’un séjour d’expertise sur les espaces publics et les services publics à Bélem) et *À propos du bon usage de l’École de Chicago*, un chapitre dans l’ouvrage collectif sur l’École de Chicago.

Isaac Joseph a joué plus qu’un simple rôle d’interlocuteur, il a ouvert des portes à de nombreux chercheurs brésiliens, comme un vrai bâtisseur de réseaux d’amitié. Il nous a montré ses terrains de recherche et nous a présenté à ses collègues du Département de Sociologie de Paris X-Nanterre, de l’IPRAUS-CNRS, du GSPM-EHESS, du LAMES-MMSH, de la RATP. Il a souvent ouvert son carnet d’adresses pour aider les collègues à établir des contacts avec d’autres chercheurs français ne travaillant pas nécessairement dans les institutions ou sur les thèmes de recherche auxquels il était directement attaché.

Mais sans aucun doute, c’est bien le colloque qui s’est tenu à Cerisy-la-Salle, en juin 1999 sur le thème “Cultures civiques et démocraties urbaines” qui a été l’événement catalyseur pour les Brésiliens. Organisé par Isaac Joseph et Daniel Cefaï, ce colloque était l’aboutissement des deux conventions avec le

Brésil qu'ils avaient chacun coordonné du côté français. Les organisateurs voulaient y débattre des liens entre espace public urbain, politique urbaine et action collective et avaient invité, outre les Brésiliens et les Français, tout un réseau de chercheurs de différents pays, parmi lesquels des Nord-américains, des Colombiens, des Mexicains, des Vénézuéliens, des Italiens. C'était, à l'égard des Brésiliens, une forme amicale de contre-don à l'accueil reçu au Brésil. Le thème du colloque – le devenir urbain du politique, le devenir urbain de la démocratie, la constitution pluraliste du public – était d'ailleurs au centre des préoccupations de plusieurs des participants brésiliens. Ceux-ci étaient venus en nombre: six enseignants de l'UFF, un de l'Université Fédérale de Rio de Janeiro, deux de l'Université de Bahia et quatre de l'Université de Sao Paulo.

La publication du livre issu du colloque, *L'Héritage du pragmatisme : Conflits d'urbanité et épreuves de civisme*, témoigne de l'amitié intellectuelle portée par les éditeurs à leurs partenaires brésiliens. Les efforts d'Isaac Joseph pour diffuser les travaux des Brésiliens apparaissent aussi dans plusieurs numéros des *Annales de la recherche urbaine* et de la revue *Communications*. En les invitant systématiquement à se joindre à des jurys de thèse, à intervenir dans des séminaires, à participer à des colloques et à effectuer des conférences, il exprimait sans équivoque aucune son admiration et son respect intellectuel envers ses collègues brésiliens, les intégrant dignement à la vie académique de son pays.

Dans le cadre de la Convention Capes-Cofecub, plusieurs enseignants-chercheurs de l'UFF ont pu séjourner en France, comme Roberto Kant de Lima, Marco Antonio Mello, Laura Graziela Gomes, Delma Pessanha Neves, Simoni Lahud Guedes et Ari de Abreu Silva. Un certain nombre de Français grâce à cette convention ou à d'autres accords de coopération ont noué des liens étroits ou même voyagés au Brésil pour y donner des conférences et participer à des séminaires : Martine Segalen, Daniel Cefaï, Dominique Vidal, Michèle Jolé, Roselyne de Villanova et Marc Breviglieri, par exemple. Et de nombreux étudiants de doctorat de l'IUPERJ et de l'UFF ont depuis pu obtenir des bourses d'une année pour aller étudier à l'Université de Paris X ou à l'EHESS : Vicente Riccio,

Vânia Morales Sierra, Renata Luzia Feiral de Oliveira, João Roberto Lopes Pinto, Maria Guiomar da Cunha Frota pour l'IUPERJ ; Alexandre Werneck pour l'UFRJ et Patrícia Brandão Couto, Kátia Sé Mello, Soraya Simões, Fábio Reis Mota, Letícia Luna Freire et Felipe Berocan pour l'UFF (ces deux derniers programmés pour 2007).

La Convention a été renouvelée en 2003 autour d'un nouveau projet intitulé : "Sociologie de l'expérience privée et publique au Brésil et en France. La république au quotidien : conflits sociaux, engagements associatifs et épreuves personnelles", rassemblant, outre I. Joseph, R. Kant, M. Mello et D. Cefaï, des chercheurs comme Marc Breviglieri, Dominique Vidal, Michel Misse et Luis Antônio Machado da Silva. L'enquête qui traitait des dynamiques d'engagement collectif, des formes de justification publique et des dispositifs d'action publique était confrontée à l'épreuve d'une sociologie de l'expérience quotidienne, des sentiments moraux et des droits ordinaires, bref, une microsociologie appliquée à des terrains brésiliens les plus divers, menés par des chercheurs et étudiants Centre Fluminense d'Études et de recherches (NUFEP/ICHF-UFF), du Laboratoire d'Ethnographie Métropolitaine (LeMetro / IFCS-UFRJ) et du Centre d'Études de la Cidadinité, Conflits et Violence Urbaine (NECVU/IFCS-UFRJ), sous les coordinations respectives de Kant, Mello e Misse.

Lors de son dernier séjour à Rio, en août 2001, il avait passé de nombreuses journées à l'Université, au NUFEP et au LeMetro, écoutant avec attention les étudiants de Roberto Kant et de Marco Mello et discutant de leurs thèmes de recherche. En outre, il avait passé de nombreux après-midis et soirées avec eux, que ce soit à Arraial do Cabo, un ancien village de pêcheurs à quelques heures de Rio, évoquant avec Ronaldo Lobão les questions environnementales, ou avec Paulo Thiago de Mello dans les *botequims*, ces bistrot cariocas qui avaient fait l'objet de son travail d'ethnologue, ou avec Soraya Simões qui lui avait fait découvrir les quartiers de la prostitution à Vila Mimosa où elle développait son travail d'ethnographie ; ou en compagnie de Felipe Berocan fréquentant le quartier de la Lapa et le marché de São Cristóvão, ambiances urbaines courus de la ville, ou avec Mello dans le quartier de *Catumbi* et le marché de *Madureira* – ses

thèmes de recherche en urbanité depuis les années 1970 - ou encore avec Kant et Ricardo Maciel, visitant *Itaipu*, un village de pêcheurs, et examinant son projet de réserve naturelle maritime.

3- Isaac Joseph, expert de la “chose publique”

Les séjours s'étaient multipliés mais jusque là, Isaac Joseph n'avait pas écrit *sur* le Brésil. L'occasion lui fut donnée lors de sa dernière visite au pays au cours de l'été 2001. Sur l'initiative de Carlos Vainer, professeur à l'IPPUR, Isaac Joseph fut invité à “expertiser” l'espace public à *Belém* (capitale du Pará, qui fait partie de l'Amazonie brésilienne), dans le cadre du programme de démocratie participative lancé par la mairie (dirigée par un maire issu du Parti des Travailleurs, ancien étudiant de l'IPPUR). Ce texte, *Belém : paysage urbain, chose publique*, écrit en partie en collaboration avec Carole Saturno, a fait l'objet d'une traduction récente en portugais.

Isaac Joseph n'avait accepté cette mission qu'après avoir séjourné plusieurs fois au Brésil: il avait appris à décoder les usages de la plage ou ceux de la police, était au fait des problèmes de protection de l'environnement, du fonctionnement des services publics et avait lu attentivement les travaux des chercheurs brésiliens. La mission menée avec Carlos Vainer avait pour objectif d'explorer les possibilités d'une contribution sociologique au travail engagé par la Mairie de Belém dans le cadre de sa politique de gestion municipale démocratique, sur différents espaces publics de la ville : le marché *Ver-o-Peso* - plus grand marché aux poissons d'Amérique Latine, installé dans un bâtiment datant de l'âge d'or de la ville amazonienne, au temps de la richesse liée à l'exploitation du caoutchouc -, et l'ancien quartier des docks, aujourd'hui converti en centre commercial chic : *Estação das Docas*.

Pour la première fois, cette mission de “recherche-action” avait permis à Isaac Joseph de rencontrer des élus locaux brésiliens et des responsables d'aménagement public. Reçu par le maire, il avait pu mesurer les ambitions de la démocratie participative à la brésilienne, Belém étant l'une des villes-pilotes en

matière d'*orçamento participativo* (budget prévisionnel participatif). Chaque projet était discuté localement dans les quartiers. Ainsi, se posait la question de savoir comment réhabiliter le marché, inscrit au patrimoine de l'UNESCO, en associant les habitants dont beaucoup, dans les quartiers défavorisés des bords du fleuve, les *baixadas*, n'avaient même pas l'eau courante? De même, comment réhabiliter les anciens docks pour en permettre l'accessibilité au plus grand nombre? Est-ce que la construction d'un centre commercial chic, protégé par de hautes grilles, dos à la ville et à ses réalités, était la meilleure manière de restituer la ville à ses usagers?

Face à ces contradictions, Isaac Joseph posait la question de l'accessibilité, de la frontière public/privé, de la construction sociale du paysage, des usages et de l'hospitalité. Il avait arpenté les ruelles du marché, de l'aube au coucher du soleil, si spectaculaire sur le fleuve. Les eaux saumâtres du fleuve donnaient des espèces de poissons recherchées, une des rares ressources économiques pour une ville encore pauvre. À même le quai, des camions réfrigérés à destination du sud du pays attendaient de charger des tonnes de poissons, vidés sur place et tout juste rincés. Quand le marché se vide, le quartier est réputé malfamé. C'est l'heure de la pluie, quotidienne. Plus tard encore, une terrasse sur le fleuve, version populaire du quartier des docks, revu et corrigé, permet au plus grand nombre, amoureux et familles en goguettes, de regarder le soleil englouti par le delta. L'animation se déplace alors dans les *baixadas*, la nuit s'étire jusqu'au petit matin au son de la *brega* et au rythme des bières.

Avec ce travail, Isaac Joseph a pu mettre en application certaines de ses idées et compétences, sa capacité d'observation et d'analyse tout en rajoutant une touche de réflexion comparative internationale. La lecture du texte nous apprend que même dans son rôle d'expert ou de consultant, il reste toujours critique, dans une posture de chercheur indépendant et d'observateur attentif.

4- Journal de voyage : parcours et impression d'Isaac Joseph à Rio de Janeiro et Niterói

Avec de bonnes dispositions et un grand intérêt pour le quotidien urbain, Isaac Joseph a commencé à visiter les endroits où ses collègues réalisaient leurs recherches. Ces visites sur le terrain en compagnie des étudiants, sont devenues, au fil des ans des activités régulières durant ces voyages au Brésil. Il y trouvait une ambiance accueillante qui le mettait à l'aise, faisant ainsi du travail académique une activité agréable comme le laissait transparaître son expression de contentement. Il se montrait admiratif de la diversité des thèmes et des champs empiriques auxquels se dédiaient ses collègues, comme le témoignait les notes de terrain et cahiers de ces rencontres, laissant entrevoir les ambiances, les scènes urbaines, les observations et la teneur des bonnes conversations échangées.

Le grand marché de Madureira

Dans la zone nord de la ville, région pratiquement jamais fréquentée par les étrangers de passage à Rio, se trouve le populaire grand marché de Madureira, lieu inhabituel qu'Isaac Joseph a connu en 1998 en compagnie de Mello. Réputé avec orgueil par ses commerçants comme « le mètre carré commercial le plus cher de Rio », le grand marché est lui-même une espèce de centre de pèlerinage du *povo-de-santo*, comme sont connus les adeptes des religions afro-brésiliennes. On y effectue les achats pieux des objets nécessaires et incontournables pour la réalisation des rituels qui constituent la complexe et raffinée liturgie des *candomblés*, dont les lieux de culte se trouvent éparpillés dans toute la « Région Métropolitaine ».

Cet important marché avait déjà fait l'objet, quelques années auparavant, d'une étude réalisée par Mello, Arno Vogel et José Flavio Pessoa de Barros. Bien qu'il en eut connu : *La pintade : initiation et identité dans la culture afro-brésilienne*, livre qui résulte en grande partie de ce travail ethnographique, on ne pouvait pas dire que la thématique de la religion enthousiasmait Isaac Joseph. Néanmoins,

intéressé par la ville et par ses « centralités déplacées », il accepta l'invitation à visiter le terrain de recherche de son collègue.

Incertains à propos du choix de ce lieu pour cette première sortie dans la ville en compagnie de son ami, Mello a d'abord imaginé que son invité pourrait se sentir mal à l'aise ou peu intéressé ; mais originaire du Caire et habitant à Belleville, près du Faubourg du Temple, ce monde non seulement ne lui était pas étranger, mais l'attirait particulièrement. À la surprise de son collègue, Isaac se déplaçait avec un naturel absolu au sein du marché. Rien ne semblait lui être étranger. La différence, peut-être, serait l'empreinte du monde religieux dominant dans l'économie de ce grand marché urbain, fréquenté par des ebômins, iaôs et abiãs, beaucoup d'entre eux membres cultivés de cette bourgeoisie noire carioca, fidèle aux traditions afro-brésiliennes.

Isaac ne s'embarassait pas de précautions à parcourir les allées du marché, filmant tout, sans aucune gêne, produisant des images de son organisation et de sa structure interne, qui deviendront uniques, étant donné que l'édifice prit feu en janvier 2000, et fût totalement détruit. Au centre d'un ensemble d'environ 300 boutiques et d'approximativement 80 000 visiteurs par jour, il a pu constater la vitalité de cette économie, non seulement par la variété et la quantité des produits offerts, mais également par la richesse de l'artisanat liée à la symbolique des « orixás » et de l'éventail de consommation des exigeants membres de cette « petite cour » que sont les *terreiros* de *candomblé*. Il se répandait en commentaires sur les jeux de scène des rituels d'interaction qui s'accomplissaient sous les yeux attentifs et indiscrètement curieux du sociologue.

L'année suivante, un samedi matin 30 octobre 1999, Isaac Joseph est retourné au grand marché, cette fois avec Martine Segalen, sa collègue du département. En compagnie de Mello, Arno et Felipe, l'attention des visiteurs fut captivée par un genre particulier de conflit : apparaissait en évidence, dans le marché, les disputes dans le champs religieux entre d'un côté les dévots du *candomblé* et de la *umbanda* et de l'autre les fidèles des églises pentecôtistes et néo-pentecôtistes, augmentées par l'arrogance des membres plus exaltés de

l'Église Universelle Du Royaume De Dieu. Les luttes et processus de conversion et reconversion dans le champs religieux, amenèrent beaucoup de propriétaires de magasins à passer la main. « Ils disent que ce ne sont que des choses du démon ! », commentaient-ils, en se référant à l'intolérance des nouveaux convertis. D'autres ont complètement changé de secteurs d'activité en exposant les traditionnelles décorations de fêtes enfantines et d'halloween, en total dissonance avec l'ambiance environnante.

Dans le quartier de Catumbi

Outre la visite au grand marché, Mello proposa à Isaac de connaître à présent les lieux et les acteurs d'un ancien terrain de recherche, entrepris par lui-même et Arno, en 1979, à propos de la forme d'appropriation des espaces publics pour les transformer en des espaces de loisirs, dans un traditionnel quartiers carioca. Il accepta l'invitation, et ils allèrent à Catumbi, quartier contigu à celui des affaires au centre de Rio de Janeiro. Comme dans le passé, et avec la certitude qu'il rencontrerait les amis de toujours et les gens qui fréquentaient les cercles animés de discussion, Mello, emmena Isaac à l'*Armazém São José*, à l'angle des rues Van Erven et Emília Guimarães, un des points d'observation de l'activité des rues du quartier et lui-même point de convergence du travail ethnographique réalisé alors. La première rencontre durant cet après-midi excessivement chaud et étouffant viendrait vite dissiper le moindre doute où la moindre incertitude que le sociologue pourrait encore avoir sur l'éventualité d'une visite infructueuse.

Toninho, ancien amphitryon et serveur au comptoir du bar de cette structure composite qui était dans le passé l'*Armazém*, était heureusement encore là. Il reçut son compagnon ainsi que son invité français à bras ouverts. Isaac Joseph avait déjà lu *Quand la rue devient maison*, et donc l'ambiance urbaine de *Catumbi* ne lui était pas totalement inconnue. En plus du livre, le sociologue avait pris connaissance de la mobilisation politique des résidents de ce quartier et de la création, à la fin des années 60, en pleine dictature militaire, d'une association d'habitants qui avait réussi à modifier la législation fédérale brésilienne, à propos

des coopératives de construction d'habitat, devenant un des plus importants mouvements sociaux urbains du pays.

L'occasion lui offrait maintenant, plus que l'exercice imaginaire de la lecture du texte ethnographique, avec ses dessins et photos, qui avait tant captivé son attention des années auparavant, l'opportunité d'intégrer l'authentique symposium des notables du quartier, en participant au cercle de discussion formé par le groupe des habitués. Boire, grignoter et discuter sur le quartier et la ville le rapprochait de ses habitants, de ses « personnalités publiques vocationnelles », de ses formes de sociabilité citadine et de la pertinence de leurs revendications et indignations morales, face à de désastreuses interventions autoritaires en matière d'urbanisme.

Une situation inhabituelle a eu le privilège de réveiller le sociologue, l'enthousiasmant et l'arrachant à un assoupissement dû à un inconfortable et assoupissant voyage de retour de la banlieue de Madureira au centre de Rio. Il y avait d'autres personnes à l'*Armazém*, et durant les présentations enjouées du retour de Mello dans le quartier, Toninho, en béquilles, est retourné chez lui et a rapporté son propre exemplaire du livre dédié et commença à discuter du quartier de façon animée, comme c'était souvent le cas. Dans le bar, à partir des photographies et des dessins de *Quand la rue devient maison*, Toninho feuilletait les pages et montraient en détail les ambiances de l'*Armazém*, comme il était antérieurement : le bar, la petite armoire, la réserve des denrées.

Au milieu de la conversation, Toninho a dit qu'il connaissait la France. Mello s'en est troublé, il imaginait qu'il s'agissait peut-être d'une forme détournée de faire plaisir et d'accueillir l'étranger. Mais l'histoire était vraie, et allait rapidement devenir magnifique. Dès qu'ils eurent vendu le vieil Armazem, les Portugais qui étaient les anciens propriétaires, ont décidé de visiter « la terre natale ». Dans un geste de gratitude envers toute les années de loyauté de l'employé et ami, ils offrirent à Toninho de les accompagner dans un voyage à travers l'Europe. À cette époque, l'ethnographe brésilien, n'avait pas encore été dans le pays de son collègue français, mais son témoin décrivait les lieux et racontait des histoires sur

Paris avec le naturel particulier d'un réel observateur et connaisseur, en intrigant, à chaque pas de la narration, à chaque fois un peu plus l'ethnographe qui en restait bouche bée. Isaac avait, encore une fois, tout filmé et photographié, manifestant son plaisir dû à sa venue à *Catumbi* et aux relations de camaraderie établies sur le terrain par son collègue. À la sortie de l'*Armazém* il commentait : « Tu dois avoir réellement fait un bon travail ethnographique ici, car les gens se souviennent de toi avec tendresse ».

Féerie carioca : une nuit à la Lapa

En 1999, en imaginant les parcours d'un nouveau voyage d'Isaac Joseph au Brésil, on a pensé qu'il serait fondamental de lui présenter les nuits de la Lapa, cœur bohémien de la ville, quartier du centre de Rio de Janeiro, révéé par des chroniqueurs de différentes époques, comme João do Rio e Mário Lago.

Immortalisé dans la chanson populaire brésilienne, c'est peut-être pour cela même un lieu saturé, gonflé de références de cette espèce d'imaginaire urbain, auxquels correspond un *éthos*, un style dépouillé, une manière de vivre et même jusqu'à une façon de marché. Retranchement des artistes par sa fréquentation bohème, l'endroit fut comparé à sa belle époque, à une espèce de « Montmartre carioca » où cohabitent et se mélangent des catégories sociales très différentes. C'est l'ambiance des personnages comme le voyou et le voleur, du trottoir des travestis, des maisons closes, des hôtels de passe, des garçonnières et des feuilletons des tragédies passionnelles.

Son imposant aqueduc, formé par un ensemble de 42 arcs, entoure le décor de la Lapa, qui abrite de nombreux bars, restaurants, boîtes, salles de spectacles, antiquaires et centres culturels, dans un mélange particulier des formes de divertissement pour cette fois réunis en un même lieu.

Avec de nombreux spectacles de rues, des styles de musique si différents comme la samba, le hip-hop, le reggae, le rock et la capoeira, l'endroit agrège les « tribus urbaines » les plus variés, tout cela dans un ensemble relativement petit de rues et de pâté de maisons, sous le souffle partagé de la diversité culturelle.

Dans le même temps le quartier se situe à la fois à proximité immédiate des temples de la culture classique, comme la salle Cecília Meirelles, la Bibliothèque nationale, le musée des Beaux-arts et le Théâtre municipal, réplique de l'Opéra de Paris.

Le 29 octobre 1999, un vendredi soir, après une semaine de travail intensif, Isaac Joseph, avec Licia Valladares, a été connaître les bars de la Lapa avec un groupe d'étudiants de la UFF et de la UFRJ. Quelques jours auparavant, il avait déjà été dans le restaurant traditionnel *Nova Capela*, fréquenté par des artistes, journalistes et intellectuels, où l'on peut savourer de l'excellente chèvre grillée accompagner de riz au brocolis, spécialité de la maison et un type de commandes obligatoires. Cependant, l'idée était qu'Isaac connaisse de plus près les nuits de la Lapa et puisse se divertir dans une ambiance musicale et dansante.

Cela se passait au moment où il y avait à la Mairie des discussions sur la revitalisation du quartier, cherchant à le redessiner, offrant de nouvelles alternatives de loisirs, pendant le *happy-hour*, aux cadres des grands entreprises du gouvernement. La Lapa, ainsi revitalisée, exercerait une espèce de tropisme sur les hauts fonctionnaires de ce quartier mixte ; parallèlement à une discussion polémique sur le maintien ou non des habitants sur place. Isaac connaissait bien la question de la rénovation urbaine, puisque à la même époque il habitait rue Julien Lacroix en plein cœur de Belleville, quartier de Paris qui a souffert d'une des dernières attaques du jacobinisme urbain, *sub specie* de la *gentrification* et de la spéculation immobilière favorisée par l'urbanisme officiel.

Le groupe a continué à pied par les rues, en observant les façades des anciennes maisons, et leurs nuances entre décadence et élégance. L'atmosphère produite par les constructions presque en ruines, à cependant susciter de curieux et non moins pertinents commentaires de la part d'Isaac Joseph, au sujet d'une inhabituelle collaboration. Il insistait, en effet, sur le potentiel positif que le dialogue avec les professionnels du théâtre, par exemple, pourrait représenter pour la ville, suffisant pour cela de se rappeler que les interventions raffinées et minimalistes créées par les scénographes et éclairagistes, produisant de nouvelles ambiances,

une véritable scénographie urbaine. Par cela, il invitait ses collègues à revisiter le thème de l'illumination publique, mais cette fois-ci, et à la surprise des jeunes sociologues, soulignant l'esthétique des arts scéniques, sans recourir aux clichés idéologiques sur les questions de sécurité et de vigilance.

À un angle de la rue du *Lavrádio*, les étudiants s'animèrent en montrant à Isaac le coin des travestis. Pourtant, ce qui réellement attira son attention fut une « fille de la nuit » en train de danser de façon explosive devant un *jukebox*, à l'entrée d'une salle de billard, avec sa grande salle de jeux aux murs couverts de graffitis dans la rue Riachuelo. Sélectionnant les musiques électroniques, son interaction avec la machine avec laquelle elle faisait un vrai spectacle, était totale, faisant *semblant* dans cet espace public, indifférente aux piétons qui observaient cette espèce de représentation soigneusement étudiée du *self* dans la vie quotidienne.

Cherchant à atteindre la place de la *Lapa*, le groupe traversa les arcs de l'antique aqueduc, désormais réduit à un simple support pour la ligne du tramway de *Santa Teresa*, le seul restant d'un ancien et populaire moyen de transport jadis dominant dans le paysage urbain carioca. Par-là, seul ou en groupe, des gens venant de toute part, dans des costumes très variés et extravagants circulent, se défient et se concentrent dans la drague devant les animées salles de spectacle et les grouillantes pistes de danse, comme la populaire salle de forró *Asa Branca*, et, fréquenté par le public homosexuel, le vieux *Cabaré Casanova*, considéré comme le premier du genre en Amérique latine.

La rue Joaquim Silva, pleine de bars et de vendeurs ambulants réservait une agréable fin de soirée, exactement comme les étudiants avaient programmé d'offrir au sociologue. En parcourant son tracé tortueux, dans un décor évoquant en tout point les ambiances des romans d'Émile Zola, de nouveaux bars à la mode se mélangeait aux anciennes habitations communes, aux bordels, aux hôtels de rencontres bons marchés, aux petites officines, aux charbonnières qui continuaient à fonctionner à pleins poumons au cœur de la ville.

Au *Semente*, le spectacle musical et dansant ne commencerait que vers 23 heures. L'ambiance à la mode du chaleureux bar de l'angle de la rue, comme de son propre quartier, exaltait la diversité musicale dans sa programmation. Et, de la samba à la salsa, le modeste établissement se transformait à la saveur des rythmes et des chorégraphies, promouvant tous les vendredis une « nuit caribéenne » décontractée qui ne s'achèverait qu'à une heure avancée de la nuit.

Une samba à Niterói

Deux jours après l'inoubliable visite à la Lapa, un dimanche soir, Isaac Joseph fut invité à connaître une *roda de samba* au *Candongueiro* à Niterói, ville liée à Rio de Janeiro par le pont qui traverse la baie de *Guanabara* et qui entretient avec cette ville une relation spéculaire, puisque l'on peut de façon permanente voir l'une de l'autre. C'était le 31 octobre 1999 et également en notre compagnie se trouvait Michel Misse et Jorge da Silva.

Malgré la difficulté pour y accéder et la distance, qui implique des déplacements toujours compliqués, le *Candongueiro* est considéré comme la meilleure *casa de samba* de Rio. Les lieux sont loin de tout, dans une maison retirée, sur la vieille route de Maricá, dans la région montagneuse de Niterói. Elle maintient une ressemblance voulue avec l'ambiance des lieux des *terreiros de candomblé*, restreints aux initiés et à ceux qui connaissent le chemin. C'est pourquoi ceux qui fréquentent les lieux se sentent des privilégiés simplement par le fait d'être là et ils réagiraient à n'importe quel type d'altération qui menacerait cette apparente exclusivité.

Au *Candongueiro*, la samba ne commence que vers 22 h 30, mais la salle commence à se remplir bien plus tôt. Les mouvements et va-et-vient constants favorisent une proximité physique des corps entre habitués, musiciens et serveurs qui, en se côtoyant, donnent aux lieux l'informalité caractéristique des *rodas de samba*. La disposition des tables, chaises, instruments de musique et appareils amplificateurs est systématiquement refaite, comme s'il n'y avait pas d'espace préalablement délimités. Le point culminant des représentations est pourtant

attendu avec impatience, alors que les groupes de musiciens s'entraînant à la virtuosité des *cavaquinhos*, guitares et tambourins animent le public. De grands artistes sont spécialement invités et ne présentent habituellement qu'après minuit, sans horaires fixes.

Le mot samba fait référence, en même temps à ce type d'ambiance particulière et au genre musical considéré comme l'expression maximale de la « brésilienneté ». A la recherche d'authenticité, par exemple, s'est créé l'expression *samba de raiz* (« samba de racine »), en nette opposition au succès du « pagode », considéré impur à cause de ses concessions à l'industrie culturelle, de son instrumentation principalement électronique, par l'apparence visuelle de ses groupes et par le romantisme mielleux de ses paroles et de ses mélodies. En réponse à cette distinction non pertinente et dangereusement substantialiste, à la recherche d'une supposée « pureté culturelle », Mello a balancé : « quem tem raiz é mandioca ! » (« qui a des racines, c'est le manioc ».)

L'idée du « monde de la samba » fait penser à Howard Becker, ami d'Isaac Joseph, et son concept des « mondes de l'art », si bien approprié à la complexité de ce domaine. Dans une *roda de samba*, par exemple, se révèlent des clivages et des conflits de ce monde en rien homogène. N'importe quelle faiblesse dans le répertoire ou dans l'instrumentation pourrait représenter des critiques destructrices de la part du public. Mais cela bien évidemment n'arrive pas, puisqu'un certain goût s'impose ici.

Sur les murs du *Candongueiro* figurent des dessins encadrés des grands icônes de la samba, formant une galerie de portraits avec les mises en relief insoupçonnées de ce genre musical carioca des années 20 qui s'est étendu à travers tout le Brésil et qui a conquis le monde. Pour les plus fervents adeptes, qui rendent hommage à la samba « sous forme de prière », comme disait Noel Rosa, c'est une espèce de Panthéon sacré dans lequel figurait comme divinité le propre invité spécial de cette nuit là.

La maison recevait orgueilleusement Dona Ivone Lara, consacrée comme « la grande dame de la samba ». L'artiste a eu le mérite de rompre l'androcratie de

la traditionnelle lignée des compositeurs de *samba-enredo*, lors du lointain carnaval de 1965. Dona Ivone présente un parcours communs à beaucoup d'autres *sambistas*, comme Clementina de Jesus, Cartola et Ismael Silva, débutant tardivement une carrière artistique régulière. Du haut de ses 77 ans, la chanteuse et compositrice était en pleine activité.

Isaac était impressionné par le fait que tous chantaient ensembles pendant des heures, formant une harmonie à l'unisson. Les personnes présentes à la *roda de samba*, même les plus jeunes, non seulement partageaient des goûts musicaux mais savaient également toutes les paroles d'un vaste répertoire populaire. Face aux manifestations euphoriques du public et des artistes, Isaac se divertit beaucoup et s'autorisa même à *sambar*, s'essayant à quelques pas de danse.

Isaac, qui se délecte de musique jazz et maintenant converti à la musique brésilienne, s'est demandé pour finir ce que voulait dire "*candongueiro*". Felipe Berocan l'éclaira et expliqua qu'il s'agissait d'un *atabaque* du *jongo*, genre de rythme syncopé, adapté aux *terreiros*, préservé dans la vallée du fleuve *Paraíba* et cultivé à *Madureira*, évoquant les noirs du temps de l'esclavage.

Deux années plus tard, Carole Saturno, en voyage avec Isaac au Brésil, soulignerait que finalement le dernier disque de Dona Ivone Lara, *Nasci pra sonhar e cantar* (« Née pour rêver et chanter »), avait été lancé en France sous l'inhabituel titre « *Née pour souffrir et chanter* », remarquant avec ironie : – «les Français trouvent peut être que rêver c'est souffrir. Cela doit être un problème psychanalytique!»

Isaac Joseph au bord de mer

Le lendemain du *Candongueiro*, un lundi matin, invités par ses amis de la UFF, Isaac Joseph et Martine Segalen retrouvaient leurs collègues pour visiter Itaipu, plage de la région océanique de Niterói. Les amis s'organisaient pour les recevoir : Kant et Solange Creton devaient les conduire jusqu'au lieu où les attendaient Mello, Neiva Vieira da Cunha, ses filles Luisa et Julia, et Felipe. Comme les autres fois, le groupe se rendit directement à la *Casa da Sogra*

("maison de la belle-mère"), un modeste bar en bord mer appartenant à la sœur de *Seu Chico*, fréquenté par des pêcheurs et baigneurs, caractérisé par son ambiance décontractée et dépouillée.

En ce moment de détente et de conversation décontractée il ne manqua pas d'opportunités pour discuter, encore une fois, les questions relatives au thème des espaces publics, leurs appropriations et leurs utilisations réglementées par l'État. Cette fois, le choix du champs empirique amenait d'autres implications. La plage et la mer, vus sous cet angle pourraient également devenir des lieux de la controverse, comme des arènes publiques, mettant ainsi en évidence conflits, disputes et litiges, suscitant un répertoire argumentatif à propos des fondements des droits, des pratiques et de la topique du *public* et du *privé*.

Alors que tous attendaient le déjeuné, l'improvisé *symposium* en bord de mer était attentivement suivi par des pêcheurs que nous connaissions intervenants eux aussi avec leurs considérations et réflexions dans le débat. Leurs arguments éclairaient pas à pas la discussion car ils cherchaient à mettre en évidence les difficultés provenant d'une décision juridique déqualifiant leurs formes traditionnelles d'occupation et d'appropriation de la plage, comme un lieu propre aux manœuvres de la pêche et des ressources environnementales de la petite communauté, selon des règles strictes partagées et observées localement.

Le *corpus* ethnographique du dénommé "droit à son tour" (*direito à vez*), par exemple, comme l'avait analysé Kant de Lima dans un travail antérieur témoignait de la finesse du cadre de référence de ces règles invoquées dans les résolutions des conflits. C'est en remontant aux fondements de l'intention d'établir une réserve naturelle maritime (RESEX-MAR), qu'émergeait ce type de coutumes particulières qui réglaient les activités de pêche et la diversité des utilisations du littorale par des pêcheurs, pour justifier la légitimité de leurs pratiques et connaissances naturalistiques.

Isaac a pu, lors de chaque visite, accompagner le développement de ce processus. Il avait été à Itaipu deux années auparavant, en 1997, avec Kant et Ricardo Maciel, auteur d'une belle photo qui immortalisa une excursion

ethnographique à bord d'une barque avec *Seu Chico*, Joel et d'autres pêcheurs, lors d'une visite, pour cette aire de protection environnementale, des limites revendiquées par la communauté

Le sujet reviendrait d'innombrables fois comme thème de discussion entre les collègues brésiliens et français, principalement en fonction de leurs intérêts de recherche et des événements suscités par le débat public autour de la réalisation des réserves naturelles maritimes le long du littoral brésilien, dont le groupe de recherche du NUFEP faisait parti en tant que consultant. La conversation animée a cependant été interrompue à point nommé par l'arrivée du tant attendu repas de moules et poissons frits, préparé de façon attentionnée en cuisine par *Chicaca*, et servit par notre hôtesse *Jeti*, la souriante, enjouée et efficace sœur de *Seu Chico*.

L'invitation à une promenade sur la plage et à une baignade apporterait un léger changement dans le registre des impressions, une occasion de proximité et d'intimité décontractée plaisante entre les collègues. Longtemps après, Martine, regrettant son ami, se rappellerait avec tendresse de ces moments, peut-être ceux où elle fut le plus proche de son collègue : « *l'étonnant pour moi est que Isaac est lié au Brésil, c'est le moment où je l'ai le mieux et le plus connu. À Paris, nous sommes éparpillés de tous côtés. Ce sont des promenades avec vous sur la plage qui me ramènent son souvenir.* »

Au couché du soleil, le groupe partirait de la plage. Martine Segalen retourna à Rio de Janeiro avec Mello, Neiva et les enfants. Sur le trajet, Julia et Luisa essayaient quelques notes sur la flûte à bec. Martine dit qu'elle aussi savait jouer de la flûte et qu'elle avait une petite fille du même âge qu'elles. Heureuse de la promenade et cherchant à animer les fillettes, elle chantonna une inhabituelle version française de la samba *Madureira Chorou*, qui avait fait beaucoup de succès à Paris à la fin des années 50.

La samba, composée par Carvalhinho et Júlio Monteiro, a été enregistrée pour le carnaval de 1958. Malgré la mélodie entraînante, ses paroles étaient lugubres et tristes : "*Madureira chorou / Madureira chorou de dor / Quando a voz do destino / Obedecendo ao Divino / A sua estrela chamou*" (*Madureira pleura /*

Madureira pleura de douleur / Quand la voix du destin / Obeissant au Divin / Son étoile appela »). Ceci était un hommage posthume à la vedette Zaquia Jorge, actrice de revues ayant tragiquement disparue dans les eaux traîtresses de la Barra da Tijuca, victime d'une prosaïque baignade. Sa mort prématurée causa une grande vague de commotion dans le quartier où elle habitait et où elle se produisait et rendit toute la ville triste.

A cette même époque, à Rio de Janeiro, l'équipe française en plein tournage du film *Orfeu Negro* (*L'Orphée Noir*, de Marcel Camus), à été séduite par cette musique et en a fait, en total désaccord avec les paroles originales, la version *Si Tu Vas à Rio*, (paroles de Jean Brousolle) et enregistré la même année, en 1958, par Dario Moreno, « *la voix smyrniote de France* », jusqu'alors un obscur crooner turco-mexicano-français : "*Si tu vas à Rio / N'oublie pas de monter là-haut / Dans un petit village / Caché sous les fleurs sauvages / Sur le versant d'un coteau*".

La chanson devient un énorme succès en France. 25 ans après, elle faisait partie de la bande originale du film *Le Bal*, de Ettore Scola, figurant comme une des chansons les plus significatives de cette décennie. Martine Segalen avait donc raison de se rappeler cette curieuse et quand même charmante référence musicale sur la ville.

Une visite à Arraial do Cabo

En mai 2001, Isaac Joseph ferait un de ses derniers voyages au Brésil. Comme les autres fois, son emploi du temps était pris par une série d'activités académiques, lesquelles incluaient en plus des rencontres, séminaires et petites conférences, des visites aux endroits où se déroulaient les travaux d'investigations empiriques, présentés à ces différentes occasions par les étudiants et professeurs.

A cette époque le NUFEP avait comme *locus* de recherche, la *Reserva Extrativista Marinha* de Arraial do Cabo (réserve naturelle maritime), où ses chercheurs participèrent activement au processus de formulation et de consolidation de cette dernière, qui, par décret présidentiel, est devenue la

première expérience d'implantation d'une RESEX-MAR au Brésil. Les conflits qui apparurent lors de l'inclusion des pêcheurs dans la sphère de la décision politique comme des porte-voix légitimes et qualifiés de leurs propres intérêts et droits, au nom d'un savoir *traditionnel*, d'un savoir-faire *artisanal* et de la *soutenabilité* environnementale, constituèrent une authentique et enthousiaste débat public autour des nouvelles formes de gestion du littoral d'Arraial do Cabo, un village à 150 Km de Rio de Janeiro.

Isaac connaissait bien l'intérêt que ses collègues portaient à la thématique de la pêche et des conflits impliquant des groupes de pêcheurs du littoral *fluminense*. Non seulement ceux provenant de la spéculation immobilière, de la pression du tourisme de masse et de l'expansion des industries navales et pétrolières, mais aussi et surtout les conflits avec la marine nationale, le ministère de l'environnement et les services judiciaires fédéraux de la *Procuradoria da República*, face au refus véhément des pêcheurs du maintien inadéquat du régime de tutelle de l'État auquel ils étaient soumis, revendiquant, en tant que sujets politiques, la liberté et l'autonomie pour structurer leur propre forme d'organisation et de délibération.

Pourtant, Isaac hésitait à destiner une des dimensions du projet de coopération académique internationale de la convention Capes-Cofecub à l'examen de cette problématique ; car il ne savait pas très bien appréhender comment les éventuels consultants du projet pourraient considérer des *promenades* en bord de mer comme des lieux et des éléments suffisamment dignes et pertinents de recherche, à propos de l'administration des conflits et de la revendication des droits dans l'espace public.

Ce n'était pas parce que les défis aventureux leurs déplaisaient, surtout ceux proposés sur place par leurs camarades de recherche. Mais que pourraient bien penser de lui ses taciturnes collègues parisiens, ceux qui peut-être conservaient encore en mémoire l'image vive des paysages idylliques des plages de Cabo Frio, Búzios et des environs ? – "Kant, comment puis-je mettre dans le projet que je vais à la plage ?!?... ", observait Isaac déconcerté. – "Mais tu dois le mettre, Isaac ! ", rétorqua son ami avec une dose d'impatience.

Une telle réticence et réserve de la part du sociologue étonnait vivement son collègue et partenaire brésilien. A moins que, conjecturait ce dernier, sous forme de provocation, de telles préoccupations, tant démesurées, étaient dues peut-être à la peur d'être dangereusement identifié dans les milieux de la recherche comme de la *flânerie* désabusée d'une Brigitte Bardot ! Une lointaine hypothèse, certainement. Mais pas du tout dénuée de charme, de malice et de plaisanterie, puisque, qui sait, les événements qui ont secoués la région durant l'été de 1964, pourraient n'être qu'endormis, «n'est-ce pas, mon vieux ?» Les habitants de Búzios, il est vrai, ont encore parfaitement en mémoire le médiatique séjour de la provocante et charmante petite française sur ses plages, qu'elle fréquentait alors en compagnie de Bob Zagury, son très envié marocain-brésilien *boyfriend*.

Accablé par son collègue et ami d'arguments en tous genres, qui oscillaient entre pertinence académique et irrévérence brésilienne, Isaac Joseph, finalement convaincu, non seulement se plia, mais accepta également l'invitation pour une visite de travail à l'AREMAC – Association de la Réserve Naturelle Maritime d'Arraial do Cabo.

Ronaldo Lobão, étudiant en anthropologie, qui développait ses recherches pour sa thèse de doctorat dans la région, se rappelle les enseignements de ce voyage durant un bref week-end : « À Arraial do Cabo, nous logions à l'auberge Náutilus. Entre deux conversations avec Isaac, en anglais, présentant les questions auxquelles j'étais confronté sur le terrain, j'ai compris que le temps, l'espace, la cognition, le pouvoir et les conflits pouvaient faire l'objet d'études sérieuses dans une perspective anthropologique. Il écoutait tout attentivement, en dépit de mes difficultés à exprimer ces questions dans une langue étrangère. C'est grâce à ses suggestions que j'ai définitivement incorporé *The Time and the Other*, de Johannes Fabian, à mes lectures sur les liaisons entre temps et pouvoir, mises en évidence dans mon travail de terrain, entre les pêcheurs. »

A la foire de São Cristóvão

Isaac Joseph revint deux fois au Brésil en 2001, en mai, et juste après avec Carole Saturno, à cheval sur juillet et août. Cette fois, il ne rencontrerait pas Mello, son collègue brésilien, qui était à Paris effectuant un travail de terrain à Belleville. Le point initial de ses observations, singulièrement, était le *Bistrot Le Jardin*, situé au 103 de la rue Julien Lacroix, exactement au rez-de-chaussée de l'immeuble où habitait Isaac.

Le 12 mai de cette année là, un samedi soir, Isaac Joseph alla avec Felipe à la foire de *São Cristóvão*, grand marché de la zone nord de Rio de Janeiro où se réunissent les *paraibas*, expressive population d'immigrés du Nordeste brésilien associés emblématiquement aux classes populaires, vivants dans les grandes métropoles, fidèles, cependant, à leurs traditions régionales. La foire, sexagénaire, composée de 700 baraques et visitée par environ 450 000 personnes par mois, occupait, de façon précaire, le pourtour d'un gigantesque pavillon, projet de Sérgio Bernardes. L'immense structure conçue à l'origine pour abriter un centre de conventions et d'expositions, était considéré comme un des plus importants et imposants espaces vides du monde, orgueil de l'architecture carioca.

En 2003, la foire de *São Cristóvão* et ses persévérants commerçants seraient définitivement transférés par les autorités municipales à l'intérieur du très moderne pavillon, cherchant à reproduire le style de commerce, l'ambiance et le genre de négoce qui avaient antérieurement marqué sa constitution *extramuros*. La croissance de la foire improvisée à ciel ouvert a donc fini par phagocytter le génie mega-sculptural urbain, converti, après la visite d'Isaac Joseph, en une immense place de marché populaire du Nordeste, en plein Rio de Janeiro.

Ceci ne fut pas un événement isolé, car ces dernières années ont été marquées par la rénovation de différents marchés populaires dans tout le Brésil, dans des tentatives gouvernementales d'organiser des espaces publics qui sont traditionnellement dédiés à des pratiques commerciales spontanées au centre des

grandes villes comme Porto Alegre, São Paulo, Salvador, Recife, São Luis et Belém.

Ici, à *São Cristóvão*, à proximité de l'ancien Palais Impérial de la *Quinta da Boa Vista*, les évocations du monde rural trouvent encore leurs représentations et expressions maximales dans la ville, que ce soit par l'ostensible commerce des chapeaux, sacs et sandales de cuir, des vêtements et accessoires du vacher ou par la multitude d'objets comme les trompes, hamacs, couteaux et canifs. A l'abondante et plaisante exposition de ce *shopping paysan*, venait se joindre toutes sortes de petits plats, sucreries et liqueurs, la variété des *cachaças*, *rapaduras*, farines et viandes qui forment la base de l'alimentation du *sertanejo* durant ses longs voyages ; les plats préparés et exposés avec les plus fameuses et convoitées recettes de la cuisine du Nordeste, caractérisant cette grande foire aujourd'hui circonscrite aux murs du pavillon métamorphosé en marché où exhale à tout moment le fort arôme des épices moulus à la demande et le chant des improvisateurs et poètes populaires.

L'attention d'Isaac fut également attirée par la compétition des styles de musique et ses publics divers. On pouvait entendre des genres différents, de la profusion électronique des actuels *forrós* jusqu'au traditionnel *forró pé-de-serra*, toujours accompagné par un trio formé par *sanfona*, triangle et *zabumba*. Tout ceci, en passant par l'improvisation musicale des *repentistas* déclamant leurs paroles comme un défi, par le sentimentalisme exagéré des musiques désuètes (*brega*) et par la présence des machines de *karaoké* éparpillées aux quatre coins de la foire, chaque boutique formant différentes ambiances de rencontres sous de précaires toiles de tente.

C'était étrange de voir tout ces gens réunis au même endroit, se divertissant après le travail. Isaac appréciait de voir l'envers du Nordeste, qualifié génériquement de "paraíba" et associé aux concierges d'immeubles, aux employés de maison et aux ouvriers du bâtiment, réunis dans le grand espace public de la foire, éveillant la curiosité et même la fréquentation *cult* des jeunes gens de la classe moyenne de la Zone Sud de Rio de Janeiro.

Dans la *Barraca da Chiquita*, où il était possible de bavarder un peu plus facilement, immergés dans cet univers fascinant, Isaac, avec de nombreux gestes qui évoquaient les images et les sons des feux d'artifices, qui provoquent d'irrésistibles appels aux sens et se déploient en de multiples explosions colorés dans les airs, disserta sur le thème de la *féerie*, notion évocatoire de Gabriel Tarde sur laquelle il s'étendit en éclaircissement en direction de son compagnon de soirée, faisant référence à la pléthore de la vie sociale qu'ils avaient sous les yeux.

Carnets de terrain: une rencontre avec les étudiants

A Niterói, dans le cadre du programme doctorale en anthropologie de la UFF, les étudiants proposèrent à Isaac Joseph une rencontre, un séminaire où ils pourraient présenter et discuter leurs travaux ethnographiques. Le 17 mai 2001, un jeudi après-midi, dans la salle 417 de l'IFCS-UFRJ, Isaac a écouté attentivement l'exposé de chaque jeune chercheur sur l'état d'avancement de leurs travaux de terrain respectifs, ne les interrompant que pour un ou deux éclaircissements qui lui permettraient une meilleure compréhension des questions soulevées ici et là, à propos de détails qui accidentellement lui échappaient.

Ces recherches ne lui étaient pas totalement inconnues. A Rio ou à Paris, il était habitué à partager avec Mello les problèmes et les éventuelles difficultés auxquelles étaient confrontés ses étudiants devant le travail de terrain et dans l'élaboration de leurs mémoires et thèses. Manifestant son intérêt et acceptant volontiers l'invitation, le jour dit, il choisit de commencer la séance en laissant bien clair qu'il mesurait l'importance de l'occasion. En effet, il connaissait bien les difficultés souvent affrontées par les professeurs et étudiants lors des sessions d'orientation presque toujours ardues et délicates, mettant à fleur de peau des susceptibilités et, pire, ce qui n'est pas rare, réduisant dangereusement et stérilisant les possibles éléments positifs de l'incontournable engagement dans la conversation, lorsqu'il s'agit de ce genre de dialogue académique.

Il avait pleinement conscience que l'aimable invitation faite par les étudiants ne le libérait pas de l'immense responsabilité contractée par le respect mutuel et

par les liens d'amitiés qui le liait à son collègue brésilien. Au-delà de la camaraderie et de l'affectueuse complicité, les étudiants représentaient le plus haut gage de cette confiance, cette générosité et cette réciprocité cultivée au fil des ans dans ce « chantier ».

Il choisit de commencer avec des nouvelles de son ami alors à Belleville, soulageant l'anxiété que la distance produisait sur les élèves. Ses commentaires enjoués sur l'entreprise ethnographique de son collègue furent accompagnés d'une série de considérations à propos de la recherche empirique en milieu urbain.

Les discussions, cependant, s'étendirent bien plus que ce qui avait été initialement prévu. Les exposés allèrent dans un *crescendo* et chaque fois ils suscitaient des commentaires et observations précises, fréquemment suivies non seulement des habituelles références bibliographiques, mais surtout de pertinentes et généreuses suggestions permettant d'affiner le traitement analytique et les façons d'aborder le matériel ethnographique. Tous les projets qui se discuteraient cet après-midi, étaient d'une certaine façon reliés entre eux puisqu'ils traduisaient les thèmes de recherche partagés, autour desquels se réunissent des professeurs et des étudiants dans le *LeMetro*, le NUFEP et le NECVU.

Le travail de terrain entrepris par Soraya Simões à la *Vila Mimosa*, une « région morale » des plus problématiques du terrain urbain, offrit d'entrée à Isaac Joseph, une occasion exceptionnelle pour présenter non seulement le grand thème de l'écologie humaine façon École de Chicago, mais aussi la contribution qu'une certaine dramaturgie sociale goffmanienne pourrait apporter à l'ethnographie de ce lieux de prostitution carioca. De plus, il suggéra d'orienter le débat autour de la prostitution au-delà de l'espace écologique, amplifiant largement la controverse de ce cas dans un espace de communication, c'est à dire, dans l'espace symbolique d'une arène publique, dans laquelle elle se constitue comme un problème public. Ses suggestions se préciseraient rapidement, comme il le sera montré plus loin, à l'occasion de la visite qu'il finirait par faire, durant une fin d'après-midi à cette « zone » de prostitution.

Grâce à sa qualité de fin observateur de la vie quotidienne, Isaac Joseph offrit à Paulo Thiago de Mello d'innombrables suggestions, durant l'exposé que ce dernier fit sur la fréquentation d'un *botequim*, bar de quartier, genre de commerce de proximité. Le point central de ses commentaires, se dirigeaient, didactiquement, vers la question de l'ardoise (*pendura*), ayant en vue l'opportunité de faire retomber son analyse sur un de ses thèmes de prédilection de séminaire : la *confiance*, ce puissant dispositif de réduction de la complexité du monde. La complexe dialectique de proximité, réserve et distance qui établit et organise les échelles de familiarité et de retenue avec ses implications pour le circuit de la confiance dans le commerce de proximité ; la mesure de la civilité (ou incivilité) mise en évidence par la co-présence d'hommes et de femmes dans ces ambiances; le *display* des clients à la table et au comptoir et sa relation avec les objets et le décor; les relations avec l'entourage et les négociations avec le voisinage, pas toujours faciles ni pacifiques ; aussi bien que le rôle joué par les *Guides* qui finissent par restreindre les alternatives et orienter les choix ; tout ceci constituant le répertoire des références suggérées par Isaac Joseph au jeune et attentif sociologue.

L'ethnographie d'un quartier insulaire carioca, effectuée par Wilma Leitão entraînerait Isaac Joseph à connaître, par personne interposée, l'île de *Paquetá* et son ingénieuse opposition complémentaire entre *Campo* et *Ponte*, avec toutes les implications sociologiques de cette dichotomie pour la vie des habitants de ces deux « moitiés », avec ses rivalités cultivées et entretenues. Cependant, le contexte dramatique d'un grand accident écologique causé par le déversement de plus d'un million de litres de pétrole dans les eaux de la baie de Guanabara, provenant de la fuite d'une raffinerie l'année antérieure, affecterait radicalement durant un bon moment la vie du quartier. Isaac attira l'attention non seulement sur le problème de la construction sociale du risque et de l'allocation de la responsabilité, incarnée dans les figures sociologiques du *prophète* et du *dénonciateur*, mais surtout sur la façon dont différents acteurs prennent la parole dans de telles circonstances. Comment ils interviennent dans les différents arènes publiques, quels sont leurs arguments et comment éventuellement ils se

complètent, et, enfin, comment dans la sphère de la justification et des grammaires sociales, des ressources sont mobilisées et comment un intérêt général se construit autour du topique du « patrimoine » ou de « l'environnement », constituant des épreuves de justice et de civisme.

Felipe Berocan présenta son étude sur la *Festa do Divino Espírito Santo* (Fête de Divin Esprit-Saint), à Pirenópolis, petite ville du centre du Brésil. La grande célébration religieuse, populairement étendue à presque tout le pays, a une longue histoire dont fait partie le conflit entre ses dévots, organisés en confréries, et l'Église Catholique, qui n'accepte pas les formes hérétiques du culte qui sépare les personnes de la Sainte Trinité. Les méandres de l'« Empire du Divin », son caractère hétéroclite, décomposé en trois grandes phases de la séquence rituelle a été le point convergent de l'exposé. Cependant, les implications de cette manifestation du « catholicisme rustique », dépassaient de loin la dimension locale, faisant basculer Pirenópolis au-delà de la sphère régionale, lui conférant une visibilité dans la globalisation médiatique et un irrésistible appel au tourisme de masse, favorisé par la récente mise en spectacle de la fête, avec sa mise en scène dans une feuilleton (*novela*) à grand succès. L'ethnographie du processus rituel suscita de nombreux commentaires et suggestions de la part d'Isaac Joseph. Ce dernier faisait référence à la récente « festivalomania » française qui aboutissait à une mise en scène de la ville – non seulement l'imaginaire mais également la réelle – face aux défis liés à l'organisation de l'hospitalité. Économie et politique, religion et marketing, « tradition » et « modernité », patrimoine et industrie culturelle, se trouvaient, ici et là, inextricablement associés, constituant une excellente opportunité de décrire la complexité des services, de l'agencement des compétences et des conditions d'accueil de l'étranger.

La focalisation ethnographique de la production culturelle, de l'organisation des fêtes et de leurs relations conflictuelles avec l'Église réapparaîtront dans le fil de la discussion avec le travail de Patricia Brandão Couto sur la *Festa de N^a.S^a. do Rosário*, dans le Minas Gerais. Le *batuque*, la danse, la mélopée et les défis dans lesquels s'engagent les *ternos de congado* et *moçambique* de ce « catholicisme noir » pratiqué en haut du fleuve São Francisco, occultent un combat souterrain.

Un incident irait faire basculer l'ethnographe à un niveau alors insoupçonné de la fête, le mal-être provoqué par l'imprévu du déchaînement mystico-religieux dévoilerait et rendrait vastes et inquiétants les horizons de la recherche dans sa complexe dimension dramaturgique. Et la chorégraphie qui avait tant obsédée la jeune et attentive chercheuse, irait, également, se révéler pleinement comme rituel, c'est à dire, *dromenon* : "une chose pour être faite, non pour être vue". Maléfiques, *mandingas* et toutes sortes de sortilèges s'entrechoquaient, traversant le substrat des groupes de danse, tissant une espèce de guerre invisible, affectant indistinctement participants et spectateurs, mobilisant spécialistes, donnant forme à l'intrigante « politique d'un rituel non-politique. »

L'exposé de Carlos Eduardo Medawar avait comme terrain le *Mercadão de Madureira*, et à partir de celui-ci, la construction de l'identité et les coûts de l'initiation aux cultes afro-brésiliens. L'ethnographie du commerce des articles religieux et des prix des biens nécessaires aux rituels de la *feitura do santo*, a constitué le cœur de la discussion. Cependant, n'étant que peu à son aise pour traiter du sujet et insatisfait de la ligne des arguments, Isaac Joseph s'est contenté de faire des considérations sous une espèce de succession de questions, qui à chaque fois posées inquiétaient de plus en plus le jeune ethnographe. Car en définitive, le prix de l'initiation était un indice de quoi ? Qui étaient les agents de cette valorisation ? Quelles instances en bénéficiaient ? Quelles implications sociologiques établissaient les hauts coûts de l'initiation ? Le *candomblé* – pondérait Isaac – n'occupait-il pas déjà une position sociale importante qui les justifiait ? Pourquoi le processus de construction de l'identité ne s'achetait-il pas ? Pour Isaac Joseph, le *candomblé* était, dans ce contexte de discussion, un bien symbolique comparable à n'importe quel autre ; c'est pour cela que les choses se valorisaient et les prix fluctuaient. Finalement, cela sautait aux yeux : – « Le *candomblé* est assurément une entité, un monde; mais pas un monde à part ! »

Les observations de Mirian Alves de Souza au sujet du quartier du *Catumbi* et de ses habitants, considérés – tant du point de vue de leurs différentes nationalités que de celui de leurs appartenances ethniques – offrit l'occasion d'une stimulante discussion à propos des quartiers d'accueil des immigrés, un thème

cher à la tradition des études urbaines. Il s'agissait de comprendre les formes à travers lesquelles des açoriens, portugais, espagnols, arméniens, italiens et des gitans interagissaient, partageaient et se conformaient aux espaces de sociabilité de ce quartier attenant à la zone portuaire. Soulignant son mode particulier d'insertion local, le groupe des gitans a été choisit pour présenter les vicissitudes de ce système de relations. En effet, le groupe qui faisait l'objet de son travail ethnographique avait atteint une position dans la sphère d'action du pouvoir judiciaire carioca qui défiait l'imagination du chercheur.

Le dernier exposé de cet après-midi là placerait Isaac Joseph face à un intrigant groupement professionnel, quand à ses origines et à ses curieuses stratégies de négociation dans l'espace public. L'entendement sociologique des gitans *calons* du *Catumbi*, se transmettant inter-générationnellement les compétences d'un métier, remontait à l'arrivée de la cour portugaise à Rio de Janeiro au début du XIXème siècle, quand, investis comme huissiers (*oficiais de justiça*), ils commencèrent à se dédier scrupuleusement aux services du Palais Impérial. Le fait d'être membre d'une « minorité ethnique » à permis aux gitans du *Catumbi* de bénéficier d'une base d'action remarquable, sans pour autant se départir, ni de leur identité, ni des stéréotypes qui leur étaient traditionnellement associés.

Les commentaires d'Isaac Joseph sur chaque travail présenté cet après-midi là, furent soigneusement transcrit et circulent encore actuellement entre les étudiants. À propos de cette rémarquable rencontre, Paulo Thiago écrivait : "l'esprit brillant, la manière juste, les références bibliographiques pertinentes et l'humeur changeant; en discutant de nos travaux anthropologiques, Isaac se promenait à travers toute une série de disciplines. C'était surtout, comme il se définissait lui-même, le philosophe qui était là, face à nous. Mais par-dessus tout un étranger curieux de la ville, et nous, lui offrant de découvrir des aspects de Rio qui ne figurent ni sur les cartes ni dans les guides touristiques. »

La Vila Mimosa et ses frontières

Le 23 juillet 2001, à l'occasion de sa dernière visite au Brésil, Isaac Joseph et Carole Saturno se déplacèrent à la *Vila Mimosa*, à l'heure de l'apéritif, en compagnie de Soraya Simões et de ses collègues. C'est sous la pluie qu'ils déambulèrent vers la *Praça da Bandeira*, où dans les rues avoisinantes : rue Sotero dos Reis et rue Ceará se concentrent des maisons closes. Bien que le terme *vila* se rapporte à un style de vie simple au voisinage paisible et dénudé des banlieues, le sociologue trouverait là, paradoxalement, le contraire de cette bucolique représentation.

Originaires de la zone du canal *do Mangue*, déplacées de la *Cidade Nova*, en plein milieu de péripéties qui marquèrent la rénovation des alentours, les prostituées ont fini par s'établir, en 1996, à proximité de la dite place et de la station de chemin de fer *Leopoldina*. Les maisons traditionnelles de l'ancienne zone de prostitution furent totalement démolies pour laisser place à de modernes constructions réalisées par des spéculateurs immobiliers et par la propre municipalité, pour accueillir ni plus ni moins que tout un complexe d'édifices administratifs publics, ayant comme épice le *Piranhão*, c'est à dire, la propre *Prefeitura Municipal do Rio de Janeiro*, dans une allusion piquante à la voracité carnivore du poisson amazonien et à ses connotations sexuelles.

A l'arrivée, le geste trivial de qui reçoit les clients à la porte, dans une démonstration d'accueil et d'hospitalité, entraîna la première situation d'embarras entre les membres du petit cortège qui n'étaient pas habitués aux salamalecs de l'énorme vigile faisant aussi office de concierge et réceptionniste. La gentillesse de cette grosse brute ouvrant les portes du taxi et souhaitant la bienvenue à ses passagers, était en tout déplacé. Aux yeux des arrivants cela ressemblait plus à une menaçante tentative d'attaque ou, qui sait, un enlèvement, en considérant cette espèce de technique d'effrayer les personnes qui constitue la grande part des informations quotidiennement imprimées dans les journaux et exhibées, affichées dans les kiosques, comme de vrais épouvantails urbains, dissuadant les

passants de s'aventurer imprudemment dans la ville. La cordialité réitéré de la brute-tout-en-muscles, effacerait immédiatement l'équivoque de la situation quand, s'adressant à l'ethnographe, il le fit dans des termes d'un insolite et affectueux vocabulaire de l'intimité : – "Salut, ma petite!"

Les présentations faites, Soraya emmena les visiteurs à l'établissement de Fia. Vêtue d'une chemise de nuit, comme d'habitude, la vieille prostituée a reçue le groupe dans le salon de sa « maison », mettant à l'aise les visiteurs et leur servant une bonne bière. Après avoir travaillé de nombreuses années pour des maquereaux et maquerelles, connaissant le métier et évaluant les possibilités et l'occasion, Fia décida d'ouvrir elle-même une « maison », exploitant ainsi sa propre affaire, transmettant à de nouvelles générations de jeunes inexpérimentées et récemment arrivées à la *Vila* et à la "vie", ses précieuses connaissances et les règles du métier, acquises durant des années de labeur.

Vila Mimosa était le nom qui figurait sur le portail d'entrée d'un petit ensemble de demeures, maisons résidentielles, qui composaient architecturalement la région morale de la *zona do Mangue*. Le processus de déplacement dénommé euphémiquement « rénovation urbaine », laisserait pourtant intact, comme une espèce de « témoignage » de l'ancienne élaboration de la *Cidade Nova*, ce pâté de maisons, précisément. Son curieux, complexe, impertinent et indésirable voisinage, avec ses petites et bruyantes affaires, finirait par précipiter les choses. Le coup final des ultimes démolitions ne tarderait pas, provoquant la diaspora urbaine forcée des habitants de cette véritable cité scénographique réelle « ville scénique » de la prostitution carioca, et ainsi, menaçant d'éparpiller les prostituées, souteneurs, mères maquerelles, tenanciers et les voyous (malandros) à travers les autres quartiers de la ville, les contaminant par l'impureté morale de la corruption des corps et désorientant les *habitués*, *touristes*, *clients passionnés*, *onanistes*, *exhibitionnistes* et *voyeurs*.

L'entendement sociologique des bas-fonds, aux yeux des « entrepreneurs de morales » et des bien portantes et sages classes moyennes, est souvent surprenant. La décision de rester réunis, la création d'une association et la

mobilisation permanente des filles de joie finirait par contribuer au choix couronné de succès des alentours de la vielle station ferroviaire de *Leopoldina*. Grâce à l'argent des indemnisations qu'ils réussirent à arracher aux pouvoirs publics, non sans de nombreuses luttes et pénibles négociations, ils acquirent l'espace couvert d'une friche industrielle de 2500 m².

L'aménagement de l'espace a été conçu de façon à recréer l'ambiance d'une rue. Mais pas n'importe qu'elle rue, à la fois une rue passante et une vivante rue commerçante, l'enfilade des maisons tournée vers le passage. Avec son extravagante combinaison de couleurs et de matériaux, l'architecture *kitsch* de cette insolite avenue, formait une espèce de galerie *benjaminienne* de *tableaux vivants* pour l'extase-enchantement et la contemplation de ses habitués les plus exigeants. La circulation ainsi dessinée et la flânerie facilitée, garantissait à la clientèle l'accès à ses préférences, examinant et passant en revue ce que chacune des 45 maisons affichait comme étant ses plus alléchantes et voluptueuses offres, rendant propice la réalisation du bon choix.

Le succès de la nouvelle *Vila Mimosa*, désormais une espèce de non-fantaisie, référence à la fois au passé et recreation post-moderne, griffe, marque propre, allait vite se faire connaître bien au-delà de la circonscription limitée du voisinage où elle s'était installée. L'entreprise collective menée par les « professionnelles du sexe », au début violemment rejetée par les familles et les pudiques habitants des lieux, allait pourtant changer de façon radicale la vie, l'économie et le commerce de proximité du vieux et décadent quartier des environs de la *Praça da Bandeira*, avec l'apparition de salons de beauté, de confections de lingerie, de parfumeurs, de bijouteries et de crèches.

La conversation animée dans la maison de Fia, une des premières à être venue s'installer à la nouvelle adresse, avait bien avancée et l'occasion offrira l'opportunité d'une première présentation de la recherche à caractère ethnographique réalisée par Soraya. D'ailleurs, il était nécessaire de rendre compte de l'avancement du travail à celle qui bénévolement accueillait sur place l'ethnographe lors de ses nombreuses autres visites de terrain.

Pendant qu'elles bavardaient, de vieilles prostituées habillées sommairement se mélangeaient aux jeunes filles en serviettes qui faisaient leur toilette de façon étudiée, laissant entrouverte la porte de la salle de bains. D'autres guettaient par la fenêtre, croisant des regards, attendant les clients qui n'arriveraient, plus nombreux, que plus tard. Parfois une des « filles », gravissait les marches qui ostensiblement conduisaient le client au « gynécée » des modestes chambres. Dans les rues et dans les bars, le va-et-vient des femmes dans de minuscules short, hauts et bikinis sensuels, était animé par l'atmosphère d'un répertoire « ringard » de *dance* américaine, à haut volume, venant des équipements électroniques qui jaillissaient de chacune des maisons, créant un brouhaha, une sonorité confuse pour les oreilles les plus sensibles.

Au grand étonnement d'Isaac Joseph, le groupe de jeunes anthropologues considérait avec un naturel irritant cette visite au bordel, alors que lui, au contraire, sur ses gardes et complètement attentif à tout ce qui se passait dans ce bas fond, ne masquait pas sa préoccupation. Face aux circonstances, bien qu'il n'interfèrera pas sur le cours des interactions, ni sur la volonté du groupe, plus tard il révélerait ce qui lui avait peut-être paru une excessive banalisation de l'expérience. Acclimatation qui à ses yeux pourrait finir par laisser en dehors du champs d'observation une série de problèmes qu'il trouvait importants et qui de ce fait, craignait-il, ne seraient jamais décrits.

Qui va à la *Vila Mimosa*, centre d'un type spécifique du marché du sexe, ne va pas simplement faire du tourisme ou une visite désintéressée. En définitive, « de quel côté sommes-nous ? » s'enquit-il à la façon de son ami Howard Becker. Au regard local, la scène attirait l'attention : un étranger paraissant 60 ans, trahit par son accent et accompagné d'aimables jeunes personnes ; cela faisait tache dans le décor. Isaac était sûr que l'excentrique groupe était ostensiblement observé, et cette sensation de vulnérabilité, produite par cette gênante et inconvenante objectivation de l'observateur, fragilisé par l'insistance des regards plus qu'intéressés, avides d'atteindre les dollars ou euros qu'il aurait éventuellement amené dans la poche, lui était très désagréable.

Tous se souviennent de son malaise ce soir là, déjà ressenti par ailleurs, lorsqu'il passait dans des lieux où il "ne se sentait pas à sa place", avec la difficulté de donner sens à la pauvreté et à l'insécurité ; l'embarras de qui pénètre un territoire où il n'a pas été convié, dont il ignore les codes, et la peur de gêner.

Contrairement à ce qu'avait espéré Isaac, anxieux pour sortir de là et aller directement à un petit bar de la Lapa, le groupe parcouru encore une fois toute l'insolite galerie en forme de "U", avant de quitter la *Vila Mimosa*. À la sortie, les policiers de la brigade des stupéfiants, ostensiblement armés et qui, peu de temps auparavant, avaient fait sursauter les nouveaux arrivants, avaient disparus. Cependant, la présence incontournable du proverbial *gentleman*, en manches de chemise, ne pouvait pas être évitée ; car, finalement, c'est sur ce gardien des frontières que reposait la responsabilité de se débarrasser des visiteurs avec une élégante et appropriée fermeté. Il trouva rapidement deux taxis pour la collègue anthropologue et ses amis, non sans avoir fait auparavant quelques petites remarques à propos de son absence récente. Face à la scène, Isaac suggéra à Soraya de traiter le serviable vigile comme un témoin privilégié, en insistant à faire remarquer que l'organisation spatiale de la Vila était effectivement une « organisation défensive ».

De retour à la *Lapa*, installés à une des confortables tables du traditionnel bar *Cosmopolita*, Isaac revint sur le sujet fourni par la curieuse visite. Et, se retournant vers Soraya, il l'embrassa tendrement et de façon inattendue, en la félicitant pour son courage. Avec ce compliment, il prétendait beaucoup plus qu'une délicate gratitude. Ce n'est que plus tard, au fil de la conversation, que l'attention de l'étudiante se tournerait vers la transposition dangereuse des frontières et vers les implications qui découlent du maniement adéquat et pertinent du métier, dans l'art complexe de la navigation sociale. Cela procurerait en même temps une réflexion sur les attitudes des néophytes sur le terrain, marquées par «l'enchantement participatif », cette espèce de « maladie infantile de l'ethnographe », dans l'expression forgée par Mello, son collègue brésilien. Il ne s'agissait pas de courage, encore moins de naïveté, mais au contraire d'un certain style de cognition urbaine, d'une attitude blasée, acquise et intériorisée très tôt par

l'habitant des grandes villes. Peut-être pour cela-même, traduite en réifications et anesthésiés insensibilités difficilement explicités, à l'occasion de la fréquentation des différentes « régions morales » des métropoles.

Le *Cosmopolita*, à la demande du propre sociologue, fut un des nombreux bars et restaurants que Paulo Thiago, compagnon de promenade du couple, présenta à Isaac Joseph : “Je les ai emmenés à des bistrotts traditionnels de la ville, où lui et Carole purent savourer un petit échantillon de la gastronomie carioca, résultant de la rencontre de divers groupes de migrants et d'étrangers qui, à Rio, gagna sa forme définitive, se transformant en plats typiques locaux. Ils purent également fréquenter les ambiances de ces maisons spéciales à l'architecture singulière, en profitant de l'atmosphère bohème de cette métropole sud-américaine du littoral.”

L'étranger du dedans

Dans ses *Reminiscências Líricas de um Perfeito Carioca*, le peintre moderniste Di Cavalcanti, ami de Picasso et de Georges Braque, immergé dans le paysage urbain de la ville qu'il aimait tant et qu'il dépeignait dans ses toiles, éparpillées dans les salons et galeries des grandes métropoles, invitant l'étranger à parcourir les rues de la *Lapa*, les maisons du quartier de *Santa Teresa* et les plages de l'île de *Paqueta*, déclarait : “Rio de Janeiro possède des éléments desquels personne ne peut se détacher (...). N'importe quel étranger devient vite carioca. Rio de Janeiro exerce le miracle de l'espérance et tous ceux qui vivent ici ressuscitent à chaque heure, en sentant dans la bouche le goût salé d'un nouveau baptême.”

Et ainsi eu lieu l'apprivoisement et le sacre d'Isaac Joseph, pleinement adopté par la ville durant une matinée ensoleillée à la pointe de la plage d'*Arpoador*. Il fut propulsé lors d'une rapide baignade en mer dans une expérience radicale qui lui laisserait de façon définitive les marques inclusives de la vie vertigineuse de la métropole, sous la forme d'un véritable rite d'agrégation, duquel n'était pas absente la surprise, la subite conscience de soi et la vulnérabilité

suscitée par un subtil et anonyme geste dont les coûts et les conséquences étaient inattendues.

Inattendues, parce que de tous ses voyages au Brésil, ce fut le seul moment où il fut confronté au *furto* (vol), ce fantasme urbain de l'*aphánisis*, mot difficile à traduire, et pourtant décliné, sans aucune cérémonie, dans le répertoire des pratiques banalisées par l'expérience quotidienne d'hommes et de femmes, vieillards et enfants dans le va-et-vient des grandes métropoles du monde entier, que ce soit dans le(s) Marais, dans le métro parisien, dans les faubourgs du Caire ou sur les sables glamour et cosmopolites d'*Ipanema*. Le tribut payé à cette occasion au *malin génie* de la ville, ce *trickster* insolent, par l'obséquieuse et néanmoins non sollicitée expérience de l'*expertise*, rituel de cet authentique "art de la disparition", fut une prosaïque montre *EternaMatic*, qui avait une valeur sentimentale, sans doute, mais qui fut perdue en quelques secondes de négligence momentanées, dans un genre de "baptême du feu" du sociologue.

Cependant, Isaac, expérimenta le furtif incident comme un complice, le dissimulant avec un naturel étudié et efficace, sans se vanter ou sans avoir de ressentiments, comme si, ainsi, il voulait rétribuer et préserver la propre discrétion de l'acte furtif, maintenant dans la pénombre, et loin de l'intervention de n'importe quelle procédure d'une instance hétéronome, le *genius loci* de la ville qui fraternellement l'avait accueilli à bras ouverts.

Peut-être fut-ce son plus grand et dernier enseignement, sa plus grande leçon d'urbanité ; car en elle était gravée en filigrane toute la simplicité des rites d'hospitalité et de réciprocité, preuve de sa subtile compétence citadine et de son adhésion aux us et coutumes, *habito* et *diligo* du lieu et de ses gens.

Le 10 février de 2004, nous avons tous malheureusement perdu un grand et passionnant collègue et ami : un grand mec, quoi ! Et nous avons tous eu de la chance d'être à ses côtés, ici ou là-bas. Il nous a tous réunis ! Il a parlé de chacun de nous à chacun de nous. Et de nous tous à tous ceux qu'il croisait sur sa route pour tous les convaincre d'aller ensemble se rejoindre un jour, ici ou là-bas. Il aimait beaucoup et passionnément ses collègues, ses amis et amies, car, comme

nous le savons bien tous, Isaac aimait la vie et la ville. Il nous a tous invité à "prendre place". Isaac nous a légué tout un immense réseaux de relations, des récits de voyages, donc d'immenses possibilités d'engagement conversationnelle : nous sommes tellement "empêtrés dans des histoires" que d'une certaine manière, et on imagine pouvoir être sûr de ça, c'est seulement sa mémoire, la mémoire de notre ami, qui va nous permettre de nous rappeler un peu de nous-mêmes.